



## T'es bonne!, la rage au ventre

ELISABETH HAAS

Plus qu'une dénonciation, c'est une réappropriation, de leur corps, de leur histoire, peut-être même un désir de renversement de la violence. Reprendre le pouvoir, c'est se réapproprier les représentations, déplacer les regards, transférer la charge de la violence. On ressort remué de la pièce T'es bonne! C'est plus qu'une vague, c'est un tsunami émotionnel: la compagnie de la chorégraphe Mélanie Gobet réussit à faire ressentir intensément quelque chose comme l'injustice, les inégalités, l'impuissance. Les interprètes sortent avec force et rage du silence, de l'aveuglement collectif. La pièce, à voir jusqu'à samedi à Nuithonie, convoque les images éloquentes de toutes les injonctions et les normes impensées du colonialisme, du racisme, du sexisme. Tout commence dans le calme, l'habituel, dans la hiérarchie sociale ordinaire. Mais dès le départ, rien n'est anodin. Les interprètes - les trois danseuses Kathrin Knöpfle, Larissa de Villa, Mélanie Cerezo Gobet - sont déjà à l'ouvrage quand le public entre dans la salle. Elles plient l'échine, se baissent, ramassent, recommencent, inlassablement. On sent le poids de la tâche. C'est ce qui est attendu de la domestique probablement d'origine étrangère du titre: rester docile, disponible, interchangeable.

L'usure Les trois femmes portent le même renoncement à elle-même sur

leur masque, la même perruque noire, le même pantalon confortable du travail à domicile, le ventre rond d'une grossesse. Elles font les mêmes gestes répétitifs. Luttent pour se relever. Le public peut sentir dans la contrainte, la pénibilité et la fatigue de la répétition un premier malaise.

Les corps des danseuses se mettent à avoir progressivement des mouvements saccadés, comme préprogrammés, de robot. Ou peut-être de poupée.

L'anonymisation et la déshumanisation sont à l'œuvre. Mais la mécanique se grippe, des dérèglements s'installent petit à petit. C'est que se taire et rester docile a un coût. L'épuisement des respirations haletantes, l'usure aussi.

A ce stade, c'est l'usure des corps qui prend le pas. pas encore la rébellion. C'est l'histoire propre en ordre d'une main-d'œuvre soumise et mal payée qu'on dissimule et refoule dans un coin de sa bonne conscience de cadre privilégié, de patron ou de politicien. Heureusement il ya une porte ouverte sur les coulisses, celle de l'amitié entre ces femmes, celle de la pause bienvenue dans le quotidien astreignant: quand elles enlèvent leur masque, on devine qu'il y a des vies derrière, une intériorité, que chaque personne a une valeur propre.

Libératoire? Le labeur reprend, mais quelque chose a changé sous les sourires de façade. Dans la musique,

des cris d'enfants, les pleurs des bébés dont il faut s'occuper, de ceux qui ont peut-être été abandonnés au pays, de ceux qui sont parfois nés d'un viol. L'unisson ne tient pas. les gestes se décalent, les mains hésitent, le corps abîmé lâche, tremble, résiste. Ça dérape, ça déraile, ça sort des gonds. Tout le plateau finit par exploser. la mosaïque bien rangée d'éponges colorées valdingue.

Il y a de la rage, une rage au ventre quand, sous les éclairs de lumières, la tempête de fumée de scène, les corps et la scène finissent par se déchaîner. Le grondement des basses fait vibrer les entrailles, les corps sont pris de spasmes, les interprètes atteignent cette monstruosité décrite par Mélanie Cerezo Gobet, qui est douloureuse, mais peut-être aussi libératoire. La fin en tout cas. qui implique le public, pose d'une certaine façon cette question fondamentale: comment viser un monde plus juste? Comment réparer les inégalités?

Il faut dire aussi l'importance de la quatrième interprète, Annie Rüfenacht. qui crée en direct d'abord des nappes électro lourdes, insistantes, avant d'installer des rythmes pulsés rapides, qui rappellent le monde du clubbing et de la transe: un concert se joue en parallèle de la danse et la puissance de ses riffs de métal, dans le dernier tableau, contribue beaucoup à l'effet tellurique qui démonte le plateau et les corps. »

> T'es bonne!, à voir jusqu'au 30 mai à Nuithonie, [www.equilibre-nuithonie.ch](http://www.equilibre-nuithonie.ch)



*Quelqu chose a changé sous les sourires de façades*



C'est sur le plateau de Nuithonie que performent jusqu'à sarredi la musicienne Annie Rüfenacht et les danseuses Kathrin Knöpfle, Larissa de Villa, Mélanie Cerezo Gobet. Julie Folly